Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 43

Artikel: Poésie morale
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-212481

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

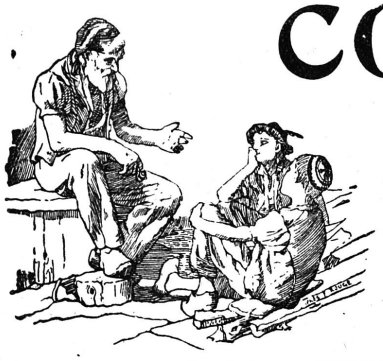
Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

54me ANNÉE — N° 43. Samedi 21 octobre 1916.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 *a.*

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
Société Anonyme Suisse de Publicité
Haasenstein et Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 21 octobre 1916 : Escherin (V. F.). — Poésie morale (Pierre d'Antan). — Dau teimps de méthuséla ! (Marc à Louis). — Beauté héréditaire (E.-C. Thou). — L appétit de nos aïeux. — Lè vegnolan. — Le *Conteur* des dames. — Fables et fictions.

ESCHERIN

Les promeneurs de Lausanne et des environs connaissent tous la route des Monts de Lavaux. De même que la Corniche d'Epesses à Chexbres ou que les routes de Chexbres à Chardonne et du Châtelard à Montreux, elle est l'une des voies de la rive droite du Léman les plus riches en merveilleux points de vue. A deux ou trois centaines de mètres à l'ouest de la bifurcation appelée La Croix, et que marquent deux pintes et une boulangerie, il s'en détache un petit chemin qui monte à travers des prairies et des vergers ; on le devine à peine ; il est modeste comme le hameau qu'il traverse ; dès qu'on y a mis le pied, on se trouve à Escherin.

Les fermes d'Escherin sont éparpillées de tous côtés ; il n'y en a pas deux qui se touchent. Pour les découvrir, il faut presque aller de l'une à l'autre, tant elles sont cachées par les arbres fruitiers et par les accidents de terrain. Il est moins malaisé de les apercevoir si l'on parcourt ce coin de terre à la descente, en partant, par exemple, de la Claie aux Moines ; et comme, ici, le tableau s'élargit à mesure qu'on s'abaisse, le plaisir de la promenade va crescendo.

Tout au haut d'Escherin, voici les maisons de la Céréce et de la Couillettaz, puis la Bugnonnaz, la Métraudaz, la Sauffaz et Geffry. La plus retirée a disparu ; on l'appelait communément la Fin du Monde, parce que c'est là que nombre de pauvres vieux bourgeois de Lutry, mis en pension par la commune, achevaient doucement leurs jours. Plus bas perchent les fermes du Lénage, de la Perraudaz, de Crozerenche, de la Corniaz, de la Grange-Rouge. A l'est, sous le bois de la Ville, cette demeure à laquelle ses tours donnent un air de château, c'est la Ganlenaz, où conduisent des allées aux grilles un peu trop citadines. La Forge, la Patrouille, les Hugonnets montrent un peu plus bas les pans de leurs toits bruns.

Sur un petit plateau au centre du hameau se dresse l'école, à côté de la laiterie. C'est en quelque sorte le point de démarcation entre le Jorat et les campagnes du Léman. Le sous-sol y est formé par le solide grès de Lavaux ; moins âpre est la température, aussi les noyers ne sont-ils pas rares ; il y a quelques années, on voyait encore une ou deux vignes à quelques pas plus au midi. Mais l'arbre fruitier par excellence d'Escherin, c'est le cerisier. Au printemps, ses rameaux en fleurs couvrent ce morceau de pays d'un dôme éclatant et léger, tout bourdonnant d'abeilles. Il se fait, dans les bonnes années, d'assez grandes quantités d'un kirsch parfumé, dont les gourmets de Lutry vous diront des nouvelles.

Pour qui aime la nature, Escherin est fertile en jouissances. On y trouve encore, comme en Savoie, quelques-uns de ces chemins enfoncés entre des haies poussant librement et qui sont le paradis des oiseaux. Et puis, on rencontre à chaque pas des belvédères formés par de minuscules terrasses ou par des mamelons — des *crêts*, pour employer le vieux nom roman auquel on est resté fidèle chez nous. De chacun de ces points le regard erre sur la ligne des Alpes, du Moléson au Grand-Combin et du Grand-Combin au Salève, sur le Jura, sur le lac ; plus près, sur la Tour de Gourze et sur ces rampes couvertes tour à tour de bosquets, de prés et de vignes.

Deux ruisselets égayent Escherin de leur murmure. Le plus petit et le plus limpide, à l'ouest, s'appelle le Macherel. L'autre, qui ne tarde pas à prendre des allures de torrent, est le bras principal de la Lutrive. Entre les gros blocs de pierre qui embarrassent son cours, se trouvent des vasques — des *go* ou *gor* comme on dit là-haut — où, dans les plus chaudes journées de l'été, les jeunes gens, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe, tentent de jouer aux tritons. En hiver, ils jouent des comédies et donnent des concerts dans un petit théâtre, à La Croix. Car sur ces hauteurs on a l'esprit alerte et gai, un esprit où se remarque, ainsi que dans le patois local, l'influence à la fois du vignoble et du Jorat. Il semble même que ce soit déjà l'accent de Lavaux qui prédomine.

Au demeurant, s'il sait fort bien que son coin natal pourrait figurer au nombre des merveilles de Lutry, l'habitant de ces lieux n'en est pas plus fier pour cela. Selon un étymologiste, il descendrait en droite ligne d'un guerrier germain du nom d'Eschari. Or, tout chez lui dément cette origine. Comme ses frères de la douce terre vaudoise, loin d'avoir quelque chose de belliqueux, il est pacifique, réservé, simple dans ses allures et par dessus tout cordialement hospitalier. Ce n'est pas d'Echerin qu'on pourra jamais dire : *Bouna terra, crouïè dzein!*

V. F.

Comme vous voyez... — L'autre jour, M. X***, qui a le malheur de loucher, arrive au café.

— Eh bien ! messieurs, demande-t-il, s'approchant de la table où il retrouve chaque soir ses partenaires, comment vont les affaires ?

— Ma foi, mon cher, comme vous voyez, de travers.

Oh ! ces impôts ! — En sortant, avant-hier, du bureau du boursier communal, où nous venions d'acquitter l'impôt sur le loyer, nous rencontrons, dans l'escalier, une dame que semblable obligation amenait en ces lieux.

— Un monsieur l'arrête, la salue, et lui demande comment elle va.

— Hélas, répond la dame, comme quelqu'un qui a toujours le portemonnaie à la main et qui ne fait que payer. Décidément ces impôts deviennent ruineux. Les voilà doubles, triples, et, si cela continue, ils seront bientôt quadrupèdes.

POÉSIE MORALE

C'est un vieux cahier du XVIIme siècle, dans lequel une main soigneuse a copié toute une série de quatrains dont chacun a pour épigraphe un proverbe, une sentence, ou un passage de la Bible. Le style en est parfois tourmenté, mais l'idée souvent ingénieuse. L'amour y occupe une place importante. Les lecteurs du *Conteur* en liront-ils avec plaisir quelques-uns ?

Jamais amie sans fatigue,
Qui la veut, qu'il la brigue.

Tu dis : l'amour me plaît, et ne fais autre chose,
Robin, en rien faisant, jamais on cueille rose,
Ni Dame en ville auras, ni Echo dans les bois,
Si tu ne fais ouïr ta préalable voix.

Tel grain, tel pain,
De mère piteuse, fille teigneuse.

La mère et ses défauts, quand je te fais paraître
La fille et ses humeurs, de là tu peux connaître.
Il n'est pas vrai toujours, mais ordinairement
Les mœurs et les humeurs du père suit l'enfant.

Qui en hâte se marie, à loisir se repent.

Ce que tu ne connais aimer, jamais t'avance.
Il a pris mal à l'un d'aimer sans connaissance.
Qui ose son bouillon humer hâtivement
Sans doute il brûlera sa bouche bien souvent.

Et choses bonnes ont leurs excès.

Approche-toi du feu, mais touche pas la flamme
L'excès d'amour n'est bon, non, même en sa femme.
Qui se comporte au lit plus mollement que faut
Au milieu d'un amour sacré se fait ribaud.

Cœur d'enfant, carte blanche.

Veux-tu un grand écrit, dans quelque tendre écorce
Ne taille brusquement, il n'est besoin de force
Le temps l'agrandira. Le vice au cœur d'enfant
Avec le corps devient, sans y penser, très grand.

En bien prenant
N'auras tourment.

Qui bien prend le tison, le porte sans dommage,
En bien hantant l'amour, ne sentiras sa rage
Pour voir de tes desseins heureusement le bout,
Manie bien ton cas ; bien manier est tout.

D'un côté Dieu oint,
De l'autre il point.

Tu fais au blanc satin, dix mille trous, ma mie,
De tout cela pourtant, ton cœur ne t'en soucie
L'ouvrage en est plus beau. Dieu par son châtiment.
Guérit le cœur humain. Sa plaie saine nous rend.

Fruit verdelet
Aisément ne chet (tombe).

Amant, si tu veux languir de longue flamme,
Adresse tes amours à quelque mûre dame,
Ne voit-on au verger que mûr fruit suit la main
Et qu'au trop verdelet, souvent on tire en vain.

En prenant surpris.

Qui chasse au parc d'amour a bien dessein de prendre,
Mais là va prisonnier sans y penser se rendre.

En prenant les appas, se prennent les souris,
Voici la chasse, ami, où le veneur est pris.

A la fin se prend le fin.

Ma bouche auparavant n'était que trop friande
Voulant par chaque fois échanger de viande.
Me voilà pris enfin, j'ai maintenant ma part
Maint perd sa liberté, hélas, pour peu de lard.

L'orgueil est-il venu, aussi est venue l'ignominie (Prov. XI. 2.)

Sitôt que la souris ronger le lard s'avance,
La voilà prise au corps tout à la même instance
Le crève-cœur est prêt à l'homme qui fait mal
La peine et le péché marchent d'un pas égal.

Prison gaillard m'a fait.

J'étais muet au bois, mais prisonnier en cage
Je crie et fait des chants, je parle doux langage,
Chacun, fils de Vénus, qui porte au cœur son [dard
Est morne en liberté, et en prison gaillard.

Fuir ne sert.

Soit que je coure au champ, ou dans la mer me [baigne
Partout où que je vais, mon mal, las, m'accom- [pagne
Que fais-je, pauvre amant, je porte mon malheur,
Je change de pays, gardant le même cœur.

Deux mendiants à un huis (une porte)
L'un a le blanc, l'autre le bis.

Deux touchent un poisson, dont l'un est mis en [rage
Et l'autre étant joli s'en rit de bon courage,
Dont n'est pas propre à tous, dont l'un fait son [profit
Un autre perd ses biens et crève de dépit.

Parler de bouche, au cœur ne touche.

Le fleuve que tu vois en haute mer se pousse
Et nonobstant cela son eau demeure douce,
Pourquoi t'étonnes-tu ; ma Dame peut autant
Marchant parmi le feu, est froide nonobstant.

Qui me dépouille, pleurant se mouille.

Manie tes amours en chaste révérence
Si tu ne veux languir de longue repentance.
Tu pourras sans douleur tenir en main l'oignon.
Mais pleureras, si veux ôter son cotillon.

Après la fête, on gratte la tête.

L'oignon lors fait pleurer quand on le désha- [bille
Lors quand un jouvenceau épouse belle fille,
Pour assouvir le feu de ses brutaux amours,
Pour quelques bonnes nuits, a forcé mauvais [jours.

En amour, en cour et à la chasse,
Chacun ne prend ce qu'il pourchasse.

Maint sot s'en va criant : Ma belle se va rendre!
Mais tout est au rebours, lors quand il la veut [prendre.
Le chien tout plein d'espoir croit qu'il a pris [l'oiseau.
Mais au partir de là, ne prend rien que de l'eau.

Vieille fleur, gît sans honneur.

Jamais voit-on l'amour, jamais voit-on l'abeille,
Aller cueillir son miel sur rose trop vieille,
Auprès la fraîche fleur, la mouche fait son tour
A l'âge verdelet convient le doux amour.

Qui guérit l'amant lui fait tourment.

Le fer du maréchal, quand on le veut astreindre
En le plongeant en l'eau, s'en va gronder et [plaindre.
Offrir à l'amoureux santé, c'est tout en vain,
Car il se plaît au mal et ne veut être sain.

Ecoute fille et considère, encline ton oreille, oublie ton peuple et la maison de ton père.
(Ps. XLV, 10.)

Va-t'en, gentil rameau, prends congé de ta mère
Pour suivre ton mari, va, fais-lui bonne chère,
Tant du corps que du cœur. Quand on est marié,
Laisser là ses parents, n'est pas impiété.

Joie et support, après la mort.

Un jour je demandais à une allègre dame,
Pourquoi un gros vieillard tenait son corps et [âme.
Ne sais-tu, me dit-on, que quand un âne est [mort,
De ses os décharnés, fort bonne flûte sort.

De père gardien, fils garde rien.

Tes jambes, par travail, te craquent, pauvre [bête.
Et peu après ta mort serviront à la fête
De flûte et hautbois. D'un père épargneur
Sort ordinairement un fils trop gaspilleur.

Aux pauvres gens, amis ni parents.

Les poux s'en vont de nous, prévoyant la ruine
De notre corps ; hélas, nos gens font pauvre [mine,
Quand le malheur nous prend, et laissent notre [huis.
Les malheureux partout n'ont guère des amis.

Il n'est orgueil que de pauvre enrichi.

Ce papillon étant naguère un ver de terre
Aux vêtements royaux, se maintenant enserre.
Jamais ne trouverez un si fâcheux humeur
Que d'un petit galant, monté en grand honneur.

Dans ma chair, je verrai mon Dieu.

Quoique je sois enclos en cette sépulture
Un jour m'éveillera, car cette mort ne dure.
Un jour m'élèvera en haut de ces bas lieux,
Des ailes me donnant pour m'envoler aux cieux.

Il y en a d'autres ; ceux-ci sont les plus caractéristiques. Ils éclairent d'un jour intéressant, n'est-il pas vrai, le robuste bon sens, la rude franchise de nos ancêtres.

PIERRE D'ANTAN.

Le baromètre infaillible. — Un colporteur offre sa marchandise dans une maison : « Vous n'avez pas besoin d'un baromètre ? »

— Merci répond un monsieur d'un ton bourru, j'ai mes rhumatismes ; cela me suffit.

DAU TEIMPS DE MÉTHUSÉLA !

I'é êtâ bin èhahia l'autr'hî, que liézé la Bibllia, de vère que dein lo tot vîlhio teimps, lè dzein vegnant vîlhio quemet dâi cathédrale. Adam, Seth, Enoc, et principalameint clli Méthuséla que l'è arrevâ tant qu'à quasu mille ans — nâo ceint soixante-nâo, qu'on dit — et que l'a z'u oncora on valet quand l'è que l'avâi ceint houitante sat ans. Dièro lâi a-te d'hommo et mîmameint de fenne âo dzo de vouâ qu'ein porrant fére atant. L'êtant dâi crâno corps tot parâi, et dein clli teimps lâi avâi pas fauta de payî tant tchè po lè visiteu dâi moo âo bin po lé mâidzo. On n'avâi pas tant de clliau remîdo d'apotitiéro. Quand on êtâi malado, on bèvessâi su de la sauva, su de la moûva, su de la borratse, su de la châo, einfin quie! on avâi fenameint on bocon de tesanna à Bourquin, et pu quauque bon verro que Noé l'avâi trolhî limîmo ...et on vegnâi vîlhio.

Iena de clliau z'annâïe passâïe, l'è moo per tsi no onna brava dzein que s'appelâve Djan Nâirottet et que l'avâi quasu noinante ans. L'êtâi d'à regrettâ mâ, que voliâi-vo; l'a faliu l'einterrâ tot parâi. Clli dzo quie, drâi derrâi lè brancard, lâi avâi quauque dzein que l'êtant d'à pareint à Djan Nâirottet, et pu ein aprî, d'autrâi vesin. L'êtâi prau lliein tant qu'âo cemetîro, et quemet l'avant sâi sè sant met à dèvesâ de clli qu'on allâve einterrâ.

— L'è tot parâi arrevâ à n'on bî l'âdzo, clli Djan Nâirottet, so desâi quauquon. L'a bo et bin noinante ans passâ. On bocon mé l'allâve fière à sè noinante-ion. N'è pas rein!

— Peuh! l'è bin oquie quie! Noinante-ion! so repond on aûtro. Le se Djan Nâirottet l'avâi vitiu dâo teimps de Méthuséla, pi ora que l'âodrâi âo catsîmo!

MARC A LOUIS.

Beauté héréditaire.

Le John à Marc de la Couronne
Se croit bien fait de sa personne,
Quoique, en réalité
La nature ne l'eût en ceci point gâté...
Un jour, il disait à Jean-Pierre,
Que sa beauté lui venait de sa mère.
Jean-Pierre, en son patois, rabattit son caquet :
« Ton père, mon garçon, l'irè don rudo pouet ! »

E.-C. THOU.

L'art de vieillir. — Ernest Legouvé, de l'Académie française, voyant approcher le terme de sa course terrestre, écrivit les vers suivants dont nous recommandons la sereine résignation aux méditations de nos lecteurs.

Il faut absolument que je finisse bien.
Quoi qu'il puisse advenir, ne s'abattre de rien !
S'affaiblir sans faiblir ; décliner sans se plaindre ;
Toujours l'esprit serein, l'âme calme, et s'éteindre
En laissant sa mémoire en exemple après soi ;
Voilà ce que je rêve !... O Dieu bon, aidez-moi !...

L'APPÉTIT DE NOS AÏEUX

Nous avons, samedi dernier, parlé d'un procès auquel donna lieu le règlement de la note due à l'hôtelier qui avait hébergé Mr. le bailli d'Yverdon, lors d'une visite qu'il fit, en 1767, à ses administrés de Ste-Croix.

Dans le résumé de ce curieux procès, ce qui a le plus surpris et amusé nos lecteurs, c'est sans doute l'énumération des mets qui furent servis, durant son séjour, à l'hôte de marque que recevait Ste-Croix. On a pu se convaincre une fois de plus de la merveilleuse capacité d'absorption de nos bons aïeux, à qui, pour ce qui concerne les plaisirs de la table, la quantité semblait importer pour le moins autant que la quantité. Dame, en ce « bon vieux temps », pour employer l'expression consacrée, on ne devait guère parler de descentes d'estomac, d'entérites, de gastrites, de gastralgies, de tous les maux, enfin, qui, de nos jours, assaillent cet organe important.

Voici encore une preuve nouvelle du bon appétit de nos aïeux. Nous la trouvons dans les originaux de deux notes de fournisseurs remises à une haute famille de Fribourg, en 1794 et 1795, à l'occasion de « déjeûners de la St-Jean ». Ces deux notes nous sont très aimablement communiquées par un de nos lecteurs.

Quelques uns des mets énumérés dans ces notes sont suivis d'un point d'interrogation : ce sont ceux dont nous n'avons pu déchiffrer le nom exact ou dont le caractère nous est inconnu. Si quelqu'un de nos lecteurs peut, en l'occurrence, suppléer notre inhabileté et notre ignorance, nous lui en saurons gré.

Déjeuner de la St-Jean 1794.

Une Bouteille d'eau de cerise	10 b.	2
Deux Bouteilles Liqueur	28 »	
Deux Bouteilles vin de La Côte (une)	10 »	
Une Bouteille vin de Bourgogne	42 »	
Une Bouteille Malagan et Côte rotie	42 »	
10 Bouteilles vin ordinaire	40 »	
Un Dindon en daube	84 »	
Un Jambon	21 »	
Petits pains	14 »	
Une tresse	10 »	2
Une livre et demi chocolat	63 »	
Une livre et demi café	21 »	
2 livres sucre	28 »	
Une rottie	7 »	
Pain	11 »	
Crême (2 Pots) Lait (4 Pots)	14 »	
Beurre 2 livres	12 »	
Bigarro et fraises	10 »	2
Ouija (?) Creisettes (?) et Petdenone	21 »	
Un quartier de veau 18 ½ livres	35 »	
Dessert par compte confiseur	84 »	
Vingt Douzaines Petits Patés	55 »	
Somme	669 f.	2